



Représenter et transmettre la mémoire de Shark Island (Namibie)

Virginie BRINKER

Université de Bourgogne

CPTC, Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures

Résumé

Dans cet article, nous envisageons la manière dont deux récits littéraires contemporains, ceux d'Élise Fontenaille Ndiaye, parviennent à forger la mémoire d'un lieu, et plus exactement d'une prison coloniale, Shark Island (Namibie), peu connue des lecteurs francophones, en s'adressant à des publics différents. Il s'agira tout à la fois d'éclairer les enjeux de cet acte de transmission (Shark Island devenant emblématique du racisme colonial et de ses ramifications avec l'histoire longue de la Seconde Guerre mondiale), et ses modalités, notamment les stratégies narratives mises en place dans *Eben*, récit destiné à un jeune public.

Mots-clés : Namibie, génocide, colonisation, littérature de jeunesse, stratégies narratives

Abstract

This article analyses two contemporary literary narratives, written by Élise Fontenaille Ndiaye and the way they succeed in forging the memory of a place, and more precisely of a colonial prison, Shark Island (Namibia), little known to French-speaking readers, by addressing to different audiences. The aim is to shed light on what is at stake in this act of transmission (Shark Island becoming emblematic of colonial racism and its ramifications for the long history of the Second World War), and how it is achieved, in particular the narrative strategies used in *Eben*, a story dedicated to a young audience.

Keywords: Namibia, genocide, colonisation, children's literature, narrative strategies

Dans la lignée de nombreux auteurs écrivant tantôt pour les enfants, tantôt pour les adultes (Daniel Pennac, Andrée Chérid, Christian Oster...), et fournissant même parfois deux versions du même texte (on pense notamment à la réécriture de *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* en *Vendredi ou la vie sauvage* par Michel Tournier), Élise Fontenaille-N'Diaye a fait paraître simultanément, à la rentrée 2015, deux fictions mettant en scène les atrocités endurées par les Namas et les Hereros en Namibie, pendant la colonisation allemande, *Blue book* et *Eben*, le second étant explicitement destiné à un public jeunesse.

Il y a plusieurs enjeux principaux à cette double parution : mettre au jour cette histoire peu connue des lecteurs francophones, en éclairant l'histoire longue de la seconde guerre mondiale ainsi que tout un pan de l'histoire du racisme colonial, ce que nous verrons dans un premier temps. Dans un second temps, il s'agira de nous centrer sur la manière dont les romans rendent compte d'un lieu emblématique de ces événements historiques : la prison coloniale de Shark Island.

Mettre au jour une histoire peu connue des lecteurs francophones :

Connue autrefois sous le nom de Sud-Ouest africain, colonie allemande puis protectorat de l'Afrique du Sud, la Namibie est un État indépendant depuis le 21 mars 1990. L'Allemagne, en tant que puissance coloniale, a en effet notamment investi le Sud-Ouest africain, actuelle Namibie, de 1883 à 1916. Entre 1904 et 1907 a lieu la répression du soulèvement des Herero qui se termine par ce qui fut parfois appelé, notamment par Catherine Coquery-Vidrovitch (2007), ou encore Vincent Hirribaren (2014), le « premier génocide du XX^e siècle », décidé par le général Lothar von Trotha. Kössler Reinhart, qui a étudié la colonisation allemande, écrit à ce propos :

Des atrocités à grande échelle furent également perpétrées dans les autres colonies. Ainsi la guerre des Maji-Maji (1905-1907), qui eut pour théâtre tout le sud de l'actuelle Tanzanie, fit-elle 300 000 victimes. Les méthodes d'exploitation au Cameroun, de leur côté, étaient comparables aux exactions bien connues commises dans l'État indépendant du Congo de Léopold. La guerre herero de 1904-1908 se distingue cependant par son caractère ouvertement génocidaire (Kössler, 2006 : 50).

Sur ce territoire du Sud-Ouest africain, les Allemands ont en effet trouvé des populations christianisées et « formées » à la culture européenne par les missionnaires arrivés plusieurs dizaines d'années auparavant. Herero (emmenés par Samuel Maharero) et Nama (dirigés par Hendrik Witbooi) refusent de se soumettre et finissent par entrer en guérilla contre l'occupant. En 1904, l'Allemagne de Guillaume II dépêche sur place le général Lothar von Trotha, avec l'ordre de mener une « extermination totale¹ ». Les rebelles sont traqués, massacrés ou déportés et parqués dans des camps de concentration, (le terme de *Konzentrationslager* a été employé dans un télégramme de la chancellerie du 14 janvier 1905²), dont le camp de Shark Island, presque île glacée en face de la ville côtière de Lüderitz. 65 000 Herero et près de 20 000 Nama périssent lors de ces événements.

En 1917, la Grande-Bretagne chargea un jeune juge d'origine irlandaise, Thomas O'Reilly, de rédiger un rapport sur les atrocités commises par les Allemands en Namibie en 1904. En 2015, *Blue book* d'Élise Fontenaille-N'Diaye, romancière française, rend hommage au travail d'enquête de Thomas O'Reilly qui recueillit témoignages et photographies qui formèrent le rapport dit « Blue book » intitulé *Report On The Natives Of South-West Africa And Their Treatment By Germany*³). L'Empire britannique avait avant tout besoin d'un élément de plus à charge contre l'Allemagne pour peser sur les négociations du traité de Versailles. Il s'agit de 70 témoignages recueillis pendant deux mois de mission à l'intérieur du pays de survivants herero et nama, de témoins basters ou boers, ainsi que de photos prises par les officiers allemands. Ce rapport a été réédité par Jeremy Silvester et Jan-Bart Gewald (2003), à l'occasion de la 100^e commémoration de la répression en Namibie de 1904 et enrichi par une « substantielle introduction contextualisant les informations contenues dans le rapport, en montrant leur importance dans l'histoire namibienne et dans le cadre plus large d'une histoire du colonialisme et des génocides⁴ ».

¹ « Il est venu avec un *Vernichtungsbefehl*. Ordre d'extermination totale ! », Élise Fontenaille-N'Diaye, *Blue book*, Paris, Calmann-Lévy, 2015, p. 113.

² Selon Sven Lindqvist dans *Exterminez toutes ces brutes* (2014), « le mot « camp de concentration » inventé en 1896 par les Espagnols à Cuba, anglicisé par les Américains, puis utilisé par les Britanniques pendant la guerre des Boers, fit son entrée dans la langue et la politique allemandes » dans le Sud-Ouest africain (p. 197).

³ Ce rapport est numérisé et consultable en ligne à l'adresse : <http://ufdc.ufl.edu/UF00072665/00001/lj>.

⁴ Meredith McKittrick (Department of History, Georgetown University), recension publiée dans *H-SAfrica*, July 2007, à l'adresse <http://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=13408>. « a substantial and informative introduction that places the document in its historical context, exploring its creation, its near-destruction, its importance to Namibian history, and its significance to a larger history of colonialism and genocide ».

Pour ce qui est de la bibliographie française, l'ouvrage d'Ingolf Diener, l'un des premiers livres en français à raconter l'histoire de la Namibie jusqu'en 1986, ne fait mention de ce rapport qu'en note de bas de page au détour de la phrase suivante : « L'administration sud-africaine avait interné bon nombre d'Allemands et procédé à une enquête sur les atrocités commises pendant la colonisation allemande » (Diener, 2000 : 147-148). Le titre du rapport, « dit livre bleu » est cité, mais pas le nom d'O'Reilly⁵.

Élise Fontenaille-N'Diaye s'est donc inspirée d'une bibliographie conséquente et majoritairement anglophone (Epstein 1959 ; Erichsen & Olusoga, 2010 ; Gewald & Silvester, 2003 ; Zimmerer & Zeller, 2008...) pour écrire son *Blue book*. Cette relative méconnaissance, encore aujourd'hui, de l'événement et qui est donc aux origines de cette réécriture, s'explique en partie :

Une des raisons provient de l'histoire trouble de la Namibie qui, après la première guerre mondiale, est devenue un protectorat... sud-africain. En effet, après le traité de Versailles de 1919, les possessions allemandes en Afrique (Togo, Cameroun, Tanganyika, Rwanda, Burundi et Namibie) ont été réparties entre puissances victorieuses. Dans cette nouvelle division de l'Afrique (seulement une trentaine d'années après la première division du continent entre Européens), la Namibie est tombée dans l'escarcelle de l'Afrique du Sud. Et tout ceci par l'entremise de la Société des Nations puis, après la seconde guerre mondiale, des Nations Unies. La mémoire du génocide a donc été longtemps occultée à cause de la colonisation sud-africaine qui s'est arrêtée en... 1990 (Hiiribaren, 2014).

Et ce, en dépit de l'approbation par la Commission des droits de l'homme des Nations unies, d'une motion issue du « rapport Whitaker » intitulée « Revised and Updated Report on the Question of the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide », le 2 juillet 1985, faisant mention du massacre des Herero ; des excuses officielles de l'Allemagne par la voix de sa ministre de la Coopération et du Développement, Heidemarie Wiecezoreck-Zeul, en 2004⁶ ; de la décision de l'Allemagne de qualifier de « génocide » les massacres commis entre 1904 et 1908 par son armée dans l'actuelle Namibie, le 10 juillet 2015⁷, ou encore des excuses des descendants de la famille de Lothar von Trotha, présentées à Omararu, en Namibie, en 2007.

Comprendre l'histoire longue de la Seconde Guerre Mondiale

Élise Fontenaille-Ndiaye prend soin de mentionner à plusieurs reprises des personnages historiques, présents à ce moment-là dans le Sud-Ouest africain, préfigurant les thèses nazies. Les événements abordés dans *Blue book* peuvent être considérés comme « une répétition générale des futures exactions nazies » (Fontenaille, 2015a : 14), peut-on lire dès la préface. Un certain nombre de formules dans l'ouvrage vont ainsi dans le sens d'une nette filiation entre les abominations commises dans le Sud-Ouest africain et le génocide des Juifs et des Tsiganes perpétré par les nazis. La première l'est même au sens littéral : « En 1885, Heinrich Göring, le père d'Hermann, est nommé gouverneur de la colonie » (33) ; « Hermann, son fils, le futur bras droit d'Hitler », peut-on lire plus loin (38). On sait aussi que Von Trotha « a emmené [avec lui]

⁵ Il est vrai que la « seconde colonisation », celle de l'Afrique du Sud, occupe une place très importante en revanche, dans les ouvrages historiques consacrés à la Namibie à l'instar de *Namibia, The Last colony*, Reginald Green, Marja-Liisa Kiljunen, Kimmo Kiljunen, Londres, Longman, 1981.

⁶ « “Nous Allemands, acceptons notre responsabilité morale et historique, je vous demande de nous pardonner”, a déclaré Heidemarie Wiecezoreck-Zeul au cours d'une cérémonie commémorative organisée au nord de la Namibie » (Sylvain Biville, « Les excuses de l'Allemagne au peuple herero », *RFI*, 16 août 2004, à l'adresse http://www1.rfi.fr/actufr/articles/056/article_29884.asp).

⁷ Voir Frédéric Lemaître (correspondant à Berlin), « L'Allemagne reconnaît le génocide des Herero et des Nama en Namibie. Les peuples qui avaient résisté aux troupes coloniales allemandes ont été exterminés en 1904 », *Le Monde*, 16 juillet 2015, à l'adresse http://www.lemonde.fr/international/article/2015/07/16/l-allemande-reconnait-le-genocide-des-herero-et-des-nama-en-namibie_4685553_3210.html#IZbgP1EKI8RCBtdi.99.

la crème des officiers dont un certain Franz von Epp [...] qui sera, des années plus tard, l'un des mentors du jeune Adolf Hitler » (113). Mais c'est surtout avec l'arrivée d'Eugen Fischer à Shark Island que cet aspect est le plus développé dans le récit. Il est fait mention de son ouvrage, *Fondements de l'hérédité humaine et principes d'hygiène raciale*, ayant inspiré Hitler dans « tous les passages ayant trait à la race » de *Mein Kampf* (161). Il est aussi question de son active participation à la formation du docteur Joseph Mengele, tout comme de ses expériences, pendant la guerre, sur les prisonniers roms, africains et métis⁸. La filiation instaurée est aussi et surtout perceptible par les mots : « Vernichtungsbefehl » (« Ordre d'extermination », 137) ; les « six camps de concentration » (166).

Ici, l'ouvrage d'Élise Fontenaille-N'Diaye s'inspire fortement, entre autres, d'un ouvrage indiqué en bibliographie, celui de Sven Lindqvist, *Exterminez toutes ces brutes*, dans lequel on peut lire : « Auschwitz fut l'application moderne et industrielle d'une politique d'extermination sur laquelle reposait depuis longtemps la domination du monde par les Européens » (Lindqvist, 2014 : 211). Mais c'est une thèse assez largement répandue. Citons par exemple l'ouvrage d'Ingolf Diener déjà évoqué – « À la lumière du génocide commis par l'Allemagne nazie contre le peuple juif, on assiste là comme à une répétition générale » (Diener, 2000 : 122) – et mentionnons notamment qu'Hannah Arendt avait inclus le génocide perpétré contre les Herero dans la trajectoire qui devait aboutir, quelque quarante ans plus tard, à la Shoah⁹.

Éclairer tout un pan de l'histoire du racisme colonial

L'autrice écrit dans la préface de son ouvrage :

Au départ, stimulée par le centenaire de la Grande Guerre, j'ai voulu écrire sur le grand-père de mon père, Charles Mangin, dont j'ai découvert en suivant ses traces à travers le monde, de sa Lorraine natale à son Afrique noire d'élection – c'était un officier colonial – les divers surnoms, comme autant de strates sanglantes : le Boucher du Maroc, le Broyeur de Noir(s), le Boucher de Verdun (11)...

En effet, son arrière-grand-père paternel, le général Mangin (1866-1925), était un officier colonial ayant théorisé, dans un livre de 1910 intitulé *La Force noire*, le recours à des contingents venus d'Afrique. C'était aussi un héros de la Marne¹⁰. Ceci a mené Élise Fontenaille à enquêter sur ce qu'on a appelé « la honte noire » (« *Die schwarze Schande (am Rhein)* » ou également « *Die schwarze Schmach (am Rhein)* »), c'est-à-dire sur une campagne de propagande nationaliste et raciste déclenchée dans l'Allemagne de Weimar au début des années 1920 afin de dénoncer l'occupation de la Rhénanie par les troupes coloniales françaises. Celles-ci, composées de soldats sénégalais, marocains et malgaches, étaient accusées de se livrer à divers sévices, incluant viols et mutilations, à l'encontre de la population allemande¹¹.

Or, comme le rappelle Marc Michel, cette campagne de déconsidération de la France victorieuse, n'était pas nouvelle en 1919, « le procès avait été déjà entamé avant la guerre lorsque la perspective d'un emploi des soldats noirs en Europe contre des Blancs fut développée

⁸ La couverture choisie pour *Blue book* correspond d'ailleurs à l'un des clichés pris par Fischer en 1908. Le choix de cette dernière fonctionne ainsi comme une réfutation de Fischer sur l'inégalité entre les races, tout en inscrivant le livre dans l'histoire longue de la Seconde Guerre mondiale, le cliché ayant été pris par cet idéologue de premier plan.

⁹ Hannah Arendt, *Les Origines du Totalitarisme* [1951], Paris, Le Seuil, 1972, chap. 7.

¹⁰ Pour en savoir plus, consulter http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/03/26/histoire-d-un-livre-en-memoire-des-hereros-et-des-namas_4601804_3260.html#WA8dgxQJgFMWx5Pd.99.

¹¹ Voir Marc Michel, *Les Africains et la Grande Guerre*, Paris, Karthala, 2003 ; et Jean-Yves Le Naour, *L'Allemagne et les troupes coloniales françaises, 1914-1945*, Paris, Hachette Littératures, 2004.

par le thuriféraire de *La Force noire*, Charles Mangin, alors simple colonel¹² ». Lors de cette enquête sur « la honte noire », la romancière avoue :

Et là, à leurs côtés, j'ai découvert la haine pure, la folie, la phobie des Allemands d'être occupés par une armée de « nègres français »... J'ai été le témoin de la campagne de presse hallucinante que l'Allemagne orchestra, destinée aux racistes américains, pour dire comment la France voulait abâtardir la race aryenne en faisant violer les femmes allemandes par ses nègres en rut, et faire de la belle Allemagne un peuple de métis – créatures à leurs yeux les plus infâmes qui soient [...].

Atterrée par la découverte de cette campagne dite de la « Honte noire », ces premiers pas du nazisme – déjà en marche en 1919 –, je me suis demandé si l'Allemagne avait possédé des colonies (14)...

Le projet de l'œuvre s'inscrit donc dans un enjeu plus vaste : la dénonciation du racisme colonial européen, aussi bien français qu'allemand, et le plaidoyer en faveur des soldats colonisés et enrôlés dans les deux premières guerres mondiales.

La mémoire d'un lieu, temple du racisme colonial

Blue Book narre le massacre du Waterberg et le piège tendu aux Herero dans le désert du Kalahari avant de se focaliser sur les camps, dont la prison de Shark Island ouverte par le nouveau gouverneur, l'officier allemand Friedrich von Lindequist, venant prendre le relais de von Trotha en 1904. À partir de janvier 1905, en effet le massacre systématique des Herero est suspendu, les survivants sont capturés et envoyés en camps de concentration, chacun devant porter un numéro. Les Nama, qui perdent des batailles depuis la mort d'Hendrik Witbooi, sont harcelés et envoyés aussi dans les camps. Il y en a 6. Les prisonniers sont employés à la pose des rails de chemin de fer, ce qui explique que la plupart des camps aient été construits là où l'on avait besoin de chemin de fer.

Shark Island est l'un de ces camps, il s'agit d'un îlot en face de Lüderitz, étroit et tout en longueur « frappé par des vents froids et frappé par des flots furieux », une « île inhospitalière, autour de laquelle de grands requins rôdent inlassablement » (127). Shark Island est le camp où il y a le plus de femmes, d'enfants et d'adolescents.

Dans *Blue Book*, l'autrice prend soin de décrire sur plusieurs pages les traitements réservés aux prisonniers et surtout aux prisonnières. L'île est ainsi surnommée l'île du viol : « les missionnaires sont effarés ; dans leurs lettres, ils décrivent des scènes atroces, dignes de Sodome et Gomorrhe... Les officiers laissent faire, il faut bien que les soldats s'occupent » (144). « On prend des photos comme autant de trophées ; j'ai sous les yeux cette carte postale où l'on voit sept jeunes filles nues alignées contre un mur, le visage et le corps déformés par les coups [...] à leurs côtés, des gardes armés de fusils, debout, hilares » (144) ; « La cruauté est sans frein, il y a des mots tous les jours, par dizaines... le corps des agonisants est jeté aux requins » (145). L'autrice la surnomme également l'« île des mortes-vivantes » : « les universités allemandes étant très demandeuses de crânes nègres pour leurs études [...], on confie aux captives de faire bouillir les crânes des pendus (leurs proches parfois) et de les vider, les racler (146).

Face à ces horreurs, peu de réactions. « Depuis Lüderitz, à quelques encâblures, on voit tout, on entend tout ; les colons sont indifférents [...] voilà ce qui arrive aux esclaves rebelles » (146). L'autrice cite toutefois l'article d'un missionnaire, Friedrich Vedder, paru dans le journal paroissial de la cité en 1905, cherchant à dénoncer ces atrocités mais son témoignage n'a pas d'impact :

Les Hereros sont parqués comme des animaux derrière des fils de fer barbelés renforcés et entassés par groupes de cinquante, sans distinction d'âge ni de sexe, dans de misérables cahutes. Dès avant l'aube,

¹² http://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2004_num_91_342_4099_t1_0352_0000_2, compte rendu du livre de Jean-Yves Le Naour, *op. cit.*, par Marc Michel.

jusque tard dans la nuit, ils sont soumis à des travaux forcés, chaque jour de la semaine, sans aucun repos, à la merci des coups violents et incessants des gardiens, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre d'épuisement, incapables de se relever. Ils sont très peu nourris, à peine une poignée de riz cru, les rations sont trop insuffisantes pour assurer leur survie. Ils tombent morts par centaines, et leurs corps sont brûlés, sur place.

On va penser que j'exagère, mais non, je ne dis ici que la vérité.

Les survivants, et les survivantes surtout, sont traités avec une incroyable brutalité, une luxure sans frein, de la part des soldats et des civils qui visitent le camp, ou y séjournent.

Je ne puis donner les détails des atrocités dont j'ai été le témoin, particulièrement sur les femmes et les enfants, très souvent, c'est bien trop horrible pour être écrit (148).

« Les camps ne fermeront que le 7 janvier 1908. Sur 80000 Hereros avant la guerre, il en reste à peine 15000. Sur 40000 Namas, il en reste moins de la moitié », peut-on lire à la page 154 de *Blue Book*. Ils seront employés dans les mines de diamant désormais, après la découverte de ce minerai. Le *Blue Book* cite des pages 189 à 205 des témoignages extraits du rapport de Thomas O'Reilly pour attester des exactions commises, notamment à Shark Island.

Dans *Eben*, l'évocation de Shark Island est d'abord la seule des six camps de concentration. Comme le note Florence Gaiotti, il s'agit d'un resserrement sur ce lieu qui correspond, selon elle à une « simplification », liée à « l'évocation d'un seul camp de concentration, Shark Island, au nom plus vivement évocateur et donc plus efficace » (Gaiotti, 2018).

Le traitement dans *Eben* est-il édulcoré ?

On vient de parler de simplification, on peut se demander si le traitement des faits historiques dans *Eben*, l'ouvrage paru pour la jeunesse, d'Élise Fontenaille Ndiaye, est édulcoré. Cette question ne peut manquer de se poser, en particulier dans les ouvrages jeunesse abordant les traumatismes historiques et les violences extrêmes. Les destinataires supposés disposent-ils en effet de la maturité affective nécessaire ? L'écrivain peut-il se référer à toute la réalité, y compris lorsque celle-ci est difficilement supportable ? La littérature pour la jeunesse procéderait-elle dès lors d'une modélisation de l'écriture, de ses thèmes, de ses formes ou de ses messages ? ...Ce qui a parfois suffi, d'ailleurs, à la reléguer pour certains au rang de sous-littérature, faisant de sa légitimation en tant qu'objet de recherche universitaire et champ d'étude scolaire un phénomène relativement récent. Si nous ne pouvons donc nous satisfaire de telles objections, la question du degré de monstration de la violence ne peut cependant pas être balayée d'un revers de main. Dans un contexte scolaire, nombre de didacticiens ont soulevé les impasses d'un rapport frontal à l'horreur conduisant souvent à une forme de « moralisme compassionnel¹³ », une « pédagogie de l'horreur » ou un « consensualisme mécanique aux dépens de l'esprit critique¹⁴ » (Corbel, Costet, Falaize, Mericskay et Mut, 2003) difficiles à déconstruire. Élise Fontenaille-N'Diaye concède pourtant la « violence » de son récit et n'épargne à son lecteur adolescent dans le chapitre « Le mariage de Louisa », notamment, ni la mention des viols, ni celle des femmes, vieillards et enfants brûlés vifs, ou encore celle des bébés empalés sur les baïonnettes des soldats du général von Trotha.

Concernant Shark Island même, les pages 24 à 27 qui se concentrent sur la représentation de ce lieu évoquent les viols, le râclage des crânes etc. Notons toutefois que s'il y a mention, il n'est pourtant nullement question de complaisance, les faits étant évoqués sans s'y appesantir, et, surtout, ces questions éthiques se posant également dans le cadre de fictions

¹³ Barbara Lefebvre et Sophie Ferhadjian (dir.), *Comprendre les génocides du XXe siècle. Comparer-Enseigner*, Éditions Bréal, 2007.

¹⁴ L. Corbel, J-P. Costet, B. Falaize, A. Mericskay, K. Mut, *Entre Mémoire et savoir, comment enseigner les « réfoûlés » du temps présent ? L'enseignement de la Shoah et des guerres de décolonisation*, rapport de recherche, INRP, 2003, http://ecehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/histoire-et-memoire/reflexion-generale/entre-memoire-et-savoirs/memoire_savoir.pdf/view.

pour adultes¹⁵. Mais ces trois pages insistent davantage, proportionnellement, sur l'absence de mémoire de ce lieu : « aujourd'hui c'est un camping [...] rien n'indique ce qui s'est passé ici il y a plus d'un siècle » (p. 24). C'est donc l'importance de la transmission qui est en jeu, transmission aux jeunes générations notamment.

La romancière concède toutefois avoir voulu écrire avec *Eben* une œuvre qui « se termine bien » : « Ma règle d'or est : ne jamais désespérer la jeunesse, même quand j'aborde des sujets sombres¹⁶ ». On peut cependant noter que c'est aussi le cas de fictions *a priori* destinées aux adultes abordant des violences historiques, comme le film *Hotel Rwanda* de Terry George¹⁷ centré sur le génocide au Rwanda, le personnage principal finissant par retrouver ses nièces dans un camp de réfugiés. Cette seule comparaison nous suffira d'ailleurs à comprendre que le dénouement d'*Eben* se veut lui plus nuancé et moins artificiel, avec l'explosion de la statue.

Si ce n'est donc pas sur un critère thématique que repose la version « jeunesse » de cette histoire par Élise Fontenaille-N'Diaye, il nous semble que nous pouvons y retrouver à l'œuvre les critères scripturaux relativement opératoires d'« un roman contemporain pour adolescents », tels que mis à jour par Daniel Delbrassine (2006)¹⁸. Son étude nous intéresse d'autant plus qu'il s'est livré à la comparaison de romans écrits à la même période par des auteurs qu'il nomme « mixtes », c'est-à-dire dont l'« implication [est] importante au sein des deux champs, celui de la littérature générale et celui de la littérature pour la jeunesse » (115). Les analyses, menées à partir de 66 incipits romanesques appartenant à ce corpus, balayent tout d'abord un certain nombre d'idées reçues sur la prétendue « facilité » de la littérature pour la jeunesse, si l'on songe, par exemples, aux constats concernant la longueur des phrases, la déstructuration de la chronologie ou même le choix non systématique d'un héros entretenant avec son lecteur une homologie d'âge. Elles pointent ensuite un certain nombre de caractéristiques d'écriture décelables dans *Eben*. La première d'entre elles concerne le choix de la voix et de la perspective avec une prédilection certaine pour les romans en « je » : « le « je » narrateur héros qui s'exprime en tant que personnage, avec sa perception au moment des faits » (197). Or *Eben* s'ouvre sur les phrases suivantes :

Je m'appelle Eben. Ebeneze en vérité – mais tout le monde m'appelle Eben. Mon nom tout entier veut dire *Pierre de mémoire*, mais c'est un peu lourd à porter.
Alors Eben, je préfère, c'est plus léger.
Ebeneze, c'est juste pour les grands jours.
Comme le 26 août, tiens, et c'est demain : la grande fête des Hereros, qu'on appelle la nuit rouge
(Fontenaille, 2015b : 9).

Ici, comme le note Daniel Delbrassine, « la voix d'un je qui parle *hic et nunc* », produisant un « effet de direct » (240) est bien l'option privilégiée, comme l'attestent l'énonciation de discours et le déictique « demain ». Mais on retrouve aussi une posture énonciative qui s'apparente à ce que Delbrassine nomme un « bavardage confidentiel », à savoir une « forme de monologue qui prend souvent à partie le lecteur » (218), s'inscrivant dans une véritable « stratégie de séduction » de ce dernier, en jouant la carte de la connivence et de la proximité. « En vérité », « tiens », sont ainsi, dès l'incipit, autant de signes de « l'hypertrophie de la fonction de communication du narrateur, donn[ant] l'illusion d'un échange authentique ; cette

¹⁵ Pour une mise au point théorique sur cette question, voir notamment les développements intitulés « De l'interdit à l'impératif moral, enjeux éthiques d'une esthétique » et « La fiction en question » dans Virginie Brinker, *La Transmission littéraire et cinématographique du génocide des Tutsi au Rwanda*, Classiques Garnier, coll. « Littérature, Histoire et Politique », 2014.

¹⁶ Entretien d'Élise Fontenaille-N'Diaye avec son éditrice, Sylvie Gracia, *op. cit.*

¹⁷ Terry George, *Hotel Rwanda*, États-Unis, 2004, 121 min.

écriture de la connivence engend[ant] pour le lecteur la sensation d'un contact – privilégié, puisque sans réserve – avec un Autre » (407). *Eben*, plus encore que *Blue book*, semble ainsi jouer le jeu des potentialités énonciatives pour impliquer le lecteur dans l'acte de lire, mais aussi dans celui de connaître, et partant, l'engager sur la route d'une construction mémorielle, celle d'un événement historique peu connu. La romancière indique elle-même dans la plaquette de présentation de la double parution des ouvrages : « Mon défi – je n'aime que les défis – c'est de faire lire les jeunes, qui soi-disant ne lisent plus, mais c'est en partie la « faute » des écrivains, si les jeunes lisent moins. À nous de leur proposer des récits ou des romans qui les enthousiasment¹⁹ ! ». En ce sens, *Eben* est avant tout un récit « adressé ». Le pronom « tu » est omniprésent sous la plume du personnage-narrateur et l'on retrouve ici encore certains traits de la « stratégie de séduction » mise à jour par Delbrassine obligeant un lecteur « non-complaisant²⁰ » à une attitude réceptive.

Notons, pour terminer, qu'au-delà de ces procédés engageants, le choix de la fiction est plus affirmée dans *Eben* (il y a un personnage principal, une intrigue etc.) là où *Blue Book* se présente avant tout comme un récit documentaire. Il semble que ce soit, là encore, lié à l'enjeu de la transmission puisque ne peut-on pas reconnaître *in fine* avec l'historien Philippe Joutard que la mémoire, par sa capacité de recours au symbolique et son aptitude à créer des mythes, est une autre façon d'appréhender le réel et pourquoi pas la vérité, que l'Histoire n'épuise pas²¹ ? Il s'agit en effet de faire mémoire, de forger la mémoire de cet événement et de cette prison coloniale devenue allégorique qu'est Shark Island, en particulier pour des lecteurs francophones encore peu informés de cette histoire.

Bibliographie

- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine. (2007). *Des victimes oubliées du nazisme. Les Noirs et l'Allemagne dans la première moitié du XX^e siècle*. Paris : Le Cherche midi, coll. « Documents ».
- DELBRASSINE Daniel. (2006). *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*. Créteil : SCEREN CRDP, « Argos références ».
- DIENER, Ingolf. (2000). *Namibie, une histoire, un devenir*. Paris : Karthala.
- EPSTEIN, Klaus. (1959). « Erzberger and the German Colonial Scandal, 1905-1910 », *English Historical Review*, n° 74, 1959, p. 637-663.
- FONTENAILLE-N'DIAYE Élise. (2015a). *Blue book*. Paris : Calman-Lévy.
- FONTENAILLE-N'DIAYE Élise. (2015b). *Eben*. Arles : Rouergue.
- ERICHSEN, Casper & David OLUSOGA. (2010). *Kaiser's Holocaust, Germany's Forgotten Genocide and the Colonial Roots of Nazism*. Londres : Faber&Faber.
- GEWALD, Jan-Bart & Jeremy SILVESTER. (2003). *Words Cannot be Found, German Colonial Rule in Namibia: an Annotated Report of the 1918 Blue Book*. Leiden.Boston : Brill.
- HIRIBARREN, Vincent. (2014). « Namibie : le premier génocide du XX^e siècle », *Libération* <http://libeafrica4.blogs.liberation.fr/2014/06/20/namibie-le-premier-genocide-du-xxe-siecle/>.
- KÖSSLER, Reinhart. (2006). « La fin d'une amnésie ? L'Allemagne et son passé colonial depuis 2004 », *Politique africaine*, n° 102, p. 50-66. Voir www.cairn.info/revue-politique-africaine-2006-2-page-50.htm.
- LINDQVIST, Sven. (2014). *Exterminez toutes ces brutes*. Paris : Éditions Les Arènes.
- ZIMMERER, Jürgen & Joachim ZELLER. (2008). *Genocide in German South-West Africa : The Colonial War of 1904-1908 and its Aftermath*. London : Merlin Press.

¹⁹ Entretien d'Élise Fontenaille-N'Diaye avec son editrice, Sylvie Gracia, *op. cit.*

²⁰ Daniel Delbrassine se réfère ici à *The unyielding child reader*, les jeunes lecteurs « non-complaisants » d'Aidan Chambers en 1977.

²¹ Nous reprenons ici les propos de Philippe Joutard, historien et spécialiste de la mémoire, dans Sophie Ernst, *Quand les mémoires déstabilisent l'école, Mémoire de la Shoah et enseignement*, INRP, 2008, p. 256-257.